

Chapitre 1

Comment composer votre discours

Définissez le ton de votre discours

Avant même d'écrire le premier mot du discours, il est impératif de déterminer le ton, comme en musique. Il constituera le fil rouge, en quelque sorte, et rien n'empêche de tricoter deux tons différents, à partir du moment où les auditeurs n'en sont pas perturbés.

La rhétorique classique, encore elle, avait fixé plusieurs tons en fonction des circonstances : le judiciaire, le délibératif et l'épidictique. Et chaque ton avait ses caractéristiques propres : une finalité précise, un ton spécifique, des tours rhétoriques bien identifiés, etc. Quel que soit l'intérêt de ces catégories antiques, il faut comprendre que la rhétorique qui fonde le discours relève d'un code social, un peu comme la disposition protocolaire d'une table de dîner officiel ; l'orateur assume en effet sa langue et s'efforce de la rendre excellente : c'est à cette aune-là qu'il sera jugé.

Aussi faut-il tenir pour ridicules les sottises écrites par des auteurs qui confondent publicité et rhétorique : à les entendre, il faudrait en toute situation des mots percutants, des phrases courtes, etc. La question n'est pas de proscrire ce style mais de ne pas lui donner en tous lieux et en tous temps la priorité.

La bonne mesure est de prendre en compte les attentes sociales et symboliques de son auditoire. Imaginons un élu préparant un discours pour l'inauguration d'un monument à la Résistance, un religieux s'apprêtant à prononcer une oraison funèbre : quelles seraient les attentes des auditoires ?

Sans les reprendre telles quelles, on peut exploiter ces catégories antiques et, peut-être, s'amuser à déterminer des « tours » d'élection pour tel ou tel ton, lesquels seront tous développés au cours de cet ouvrage.

Exposé	
Sa finalité	Expliquer, présenter
Son ton	Modéré, sobre, égal, pédagogue
Ses tours de prédilection	Audibilité de la structure, chleuasme (figure de modestie)
Hommage	
Sa finalité	Saluer un départ, remercier
Son ton	Lyrique, grave, noble
Ses tours de prédilection	Métaphores, archaïsmes
Polémique	
Sa finalité	Railler, disqualifier, attaquer
Son ton	Offensif, moqueur
Ses tours de prédilection	Exclamation, dérivation, néologismes, familiarités.

Évidemment, ces catégories ne sont présentées ici que par commodité et elles ne prétendent nullement se constituer en règles. Tout au plus peuvent-elles prétendre à convaincre le lecteur que le ton d'un discours est un aspect important et qu'il convient de réfléchir, comme pour une symphonie, à la « couleur » générale.

Le premier tour des présidentielles 2007 : un déferlement évangélique

Des exemples éclatants de cette volonté de « colorer » un discours nous ont été donnés par les candidats aux élections présidentielles de 2007, lors du soir du premier tour. En l'occurrence, la couleur choisie était nettement marquée d'espérance évangélique. À tout seigneur tout honneur dans le genre, commençons par François Bayrou :

« J'ai une bonne nouvelle pour vous. [...]

C'est à ces millions de Français que je pense : ils ont fait une magnifique campagne électorale. Ils ont formé une force nouvelle, la seule force nouvelle de la politique française. Ils ont ouvert un chemin d'espoir pour la France et ce chemin d'espoir ne s'arrêtera pas. Il y a enfin un centre en France. Un centre large, un centre fort, un centre indépendant capable de parler et d'agir au-delà des frontières d'autrefois. Ceux-là, ces millions de Français, ont compris que la vieille guerre des deux camps ne répondait plus au mal de la France. Je vous le dis : le mal de la France est plus grave qu'on ne le croit dans les deux partis qui sont encore ce soir arrivés en tête.

Nous ne sortirons pas la France de la situation qui fait souffrir tant de femmes et d'hommes qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux et pas des guerres de partis. Nous n'en sortirons pas sans un changement profond. Ceux-là, ces millions de citoyens ont voulu qu'on ne raconte pas d'histoire au pays, que l'on ne fasse pas de fausses promesses, qu'on les regarde comme des citoyens, c'est-à-dire comme des responsables. Cette espérance que nous avons fait naître, j'en ai la charge, je ne l'abandonnerai pas, ni une minute, ni une seconde pendant les jours, les semaines et les mois qui viennent. J'aime cette espérance. Je mettrai

toutes mes forces à rénover la politique française. Je l'ai rénovée hier, je la rénoverai demain. Je n'abandonnerai aucune de ces convictions. Je ne reviendrai pas en arrière.

[...] Toutes les décisions que je serai amené à prendre dans les jours qui viennent, toutes les positions que nous adopterons, seront inspirées par cette seule conviction : la nouvelle politique est en train de naître, cette espérance est grande et juste, et personne, vraiment personne ne l'arrêtera.

Je vous remercie. »

Le « *mal de la France* », et non « le mal français » : la France est personnifiée ; « *je vous le dis* » ; l'emploi du verbe « souffrir » ; la condamnation des fausses promesses ; l'allusion répétée à l'espérance ; le serment de fidélité... nous sommes dans le registre du dolorisme, de l'ordre moral et de la prédication qui se combine avec des accents gaulliens de dénonciation de la guerre des partis. On croirait entendre Jeanne d'Arc appelant les « partis » de France à se mobiliser contre les *Anglois* !

Même son de cloche, si l'on peut dire, chez Nicolas Sarkozy, qui aura fait feu de tous tons pendant sa campagne. Après un début classique comprenant une invitation au débat... :

« Je veux dire à Madame Royal que je la respecte et que je respecte ses convictions et que je souhaite que le débat de ce second tour soit véritablement un débat d'idées. »

... Le candidat UMP se lance dans une invocation couronnée par un tableau apocalyptique très en vogue chez certains auteurs « déclinistes » :

« J'ai voulu parler à ceux auxquels on ne parlait plus, aux travailleurs, aux ouvriers, aux employés, aux artisans, aux agriculteurs, à la France qui donne beaucoup et qui ne reçoit jamais rien, à la France qui est exaspérée et qui souffre, celle des banlieues en difficulté, des bassins industriels en déclin, des cantons ruraux abandonnés. »

Suit une synthèse de sa « promesse », laïcisée puisqu'elle insiste sur le bonheur de l'individu et non du groupe :

« J'ai voulu mettre au cœur de la politique des valeurs comme l'identité nationale, l'autorité, le travail, le mérite. J'ai voulu parler de morale. J'ai proposé la revalorisation du travail, l'école de l'excellence, la moralisation du capitalisme financier, la révolution du développement durable. J'ai dit que ma priorité était de **donner à chacun le moyen d'accomplir ses rêves, de réaliser ses ambitions, de réussir sa vie.** »

Suit l'engagement solennel de les sauver des malheurs qui les menacent et/ou les accablent :

« Ces principes sont le fondement de mon projet politique. Quels que soient les obstacles, **je n'y renoncerai pas, je ne les renierai pas** parce que je suis profondément convaincu que l'avenir de notre pays, sa prospérité, sa place dans le monde en dépendent. Comme en dépend le bonheur des Français. Dans les 15 jours qui restent avant le second tour, je veux dire à **tous les Français qui ont peur de l'avenir, qui se sentent fragiles, vulnérables, qui trouvent la vie de plus en plus lourde, de plus en plus dure, que je veux les protéger. Je veux les protéger** contre la violence, contre la délinquance, mais aussi contre la concurrence déloyale et les délocalisations, contre la dégradation de leurs conditions de travail, contre l'exclusion. [...] **Je veux parler à tous ceux que la vie a brisés, aux accidentés de la vie, à ceux qu'elle a usés, à ceux qui sont dans la détresse. Je veux parler aux malades, aux handicapés, aux personnes âgées, à ceux qu'une pression trop forte a épuisés, à ceux qui ont trop souffert.** »

Et l'on retrouve la classique « espérance » renforcée par la fraternité :

« **Je veux leur redonner de l'espérance.** Je veux leur dire que la France dont je rêve est une France qui ne laisse tomber personne, une France qui est comme une famille où le plus faible, le plus vulnérable, le plus fragile a droit à autant d'amour, autant de respect, autant d'attention que le plus fort [...]. Cette France fraternelle, c'est celle qui m'a tout donné. Je lui dois tout. Et à mon tour je veux tout lui rendre. **Cette France fraternelle j'invite tous les Français de bonne volonté, quels que soient leurs origines, leurs croyances, leurs partis à s'unir à moi pour qu'ensemble nous puissions la bâtir. Vive la République ! Vive la France !** »

« *Nous avions avec Bayrou un christianisme républicain, commente Alain-Gérard Slama¹ avec son sens des formules brillantes, nous rencontrons avec Sarkozy un républicanisme chrétien.* »

Mais c'est Ségolène Royal qui, si l'on peut dire toujours, décroche la palme, non du martyr mais de l'évangéliste² ; chez elle aussi, écho du déclinisme :

« Je veux une France qui renoue avec l'idéal de la République des lumières, les droits de l'homme et de la femme et de la citoyenneté qui ont fait sa force et sa beauté. **Venez hommes et femmes de France de tous âges, de tous milieux, de tous territoires et de toutes origines, venez ; forces vives de notre belle nation, venez,** serrons-nous les coudes, ensemble nous allons rendre le sourire à notre pays, ensemble nous allons conjurer les mauvais démons de la déprime et du déclin.

Chers compatriotes, rassemblons-nous, ce sont nos idées, notre idéal, qui vont gagner car elles sont au service de la France et des Français, **de la paix civile et de l'harmonie sociale.**

J'appelle toutes les énergies et l'espérance à se mettre en mouvement pour une France victorieuse, une France présidente, fière d'elle-même pour que les Français s'aiment en elle.

Notre victoire est possible car l'audace et la générosité sont là, c'est une question de volonté et de cohérence, je les ai. J'ai besoin de vous parce que la France a besoin de vous.

Vive la République vive la France. »

-
1. Au micro de France-Culture dans sa stimulante chronique quotidienne. L'auteur de ce petit opuscule, qui regarde fort peu la télévision, et surtout pas les soirs d'élection, le remercie de cette chronique qui lui a permis de découvrir avec stupeur ces accents de *reconquista*.
 2. Pour une analyse des discours de campagne à partir d'un très ingénieux « carré sémiotique des modes d'ancrage », voir le modeste mais captivant opuscule de Denis Bertrand, Alexandre Dézé et Jean-Louis Missika, *Parler pour gagner*, Presses de Sciences Po, mars 2007. De même, on consultera avec profit le livre de Christian Salmon, *Storytelling*, La Découverte, 2007 : l'auteur y analyse la propension des politiques à « raconter des histoires » sur le modèle du marketing.

« *Déferlement de pathos* », conclut Slama. Les trois sont, à notre goût, à la même enseigne de ce point de vue. Et, pas loin derrière, Jean-Marie Le Pen, à Valmy, qui sert à son auditoire un *mix* de Jésus et de Pascal :

« **En vérité je vous le dis**, dans sept mois, c'est-à-dire demain, il s'agira de vaincre ou de périr, de se relever ou de se soumettre.

Car je vous le dis en vérité, nous avons tout à gagner et qu'avons-nous à perdre ? »

Variez le ton mais gare aux sorties de route

Il est difficile, surtout quand un discours est long, de ne jouer que d'un seul ton : c'est évidemment le cas de l'exposé. Combien de machins interminables, atrocement ennuyeux l'auteur de ces lignes n'a-t-il pas dû lire pour préparer ce petit ouvrage ! Il est donc primordial de varier le ton. Gare cependant aux ruptures brutales, ou de mauvais goût. Ainsi ce discours prononcé par le président de l'Assemblée nationale, Jean-Louis Debré, souvent plus inspiré, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Jean Moulin à Béziers en décembre 2004¹ :

« Ces mêmes drapeaux glorieux de nos armées nous entourent aujourd'hui à Béziers. Dans quelques instants, leur mât va s'incliner et je rends hommage aux hommes et aux femmes qui les portent. Je salue l'héroïsme et le courage de tous les membres de cette armée de l'ombre qui a, dans le sillage de Jean Moulin, permis à la France d'être assise à la table des vainqueurs. »

Tout allait plutôt bien : le ton était grave, noble (« *glorieux* », « *aux hommes et aux femmes* », « *l'héroïsme et le courage de tous* », « *armée de l'ombre* ») et soudain, à la fin de la phrase, une trivialité qui vient briser l'élan lyrique : « *être assise à la table des vainqueurs* ». On ne

1. Nous reviendrons à plusieurs reprises sur ce discours, au demeurant très intéressant pour la série de tours rhétoriques qu'il utilise (disponible sur le site de l'Assemblée nationale).

pouvait trouver pire chute : « *assise à la table* ». La phrase suivante souffre du même mal :

« À travers Jean Moulin, c'est la France du redressement national que nous honorons aujourd'hui, la France de la lutte dans l'honneur, une France qui ne renonce pas et **qui tourne le dos à la défaite.** »

Ton héroïque : « *C'est la France/la France de/une France qui* » et soudain, cette fin piteuse : « *qui tourne le dos à la défaite* ». « Pour aller où ? », a-t-on envie de demander. Une France qui « *tourne le dos* » et se retrouve « *assise à la table des vainqueurs* »...

Le ton héroïque ne souffre pas la médiocrité, c'est là le drame.

De la tenue avant toute chose

Quel que soit l'effet recherché, il pourrait tomber à plat si le français est massacré, si les mots sont impropres. Les exemples seraient foule. Un entre mille : « alibi ».

On connaît le sens de ce mot (« ailleurs ») venu du latin et qui en est venu à signifier « *ruse illégitime pour échapper à une condamnation* ». Pourquoi pas, après tout ? Le français évolue et c'est très bien. Mais dans cette citation, le mot a perdu tout sens identifiable :

« ... il n'est pas vrai que le savoir soit d'abord l'alibi du pouvoir. Rompons avec cette théorie vaseuse. Partons à l'assaut de la connaissance, pour conquérir notre liberté.¹ »

Le savoir, alibi du pouvoir ? On comprend que l'orateur trouve l'idée vaseuse ! Mais il est loin d'être le seul à employer des mots ou des formules à tort et à travers. Passe encore quand on dit des sottises dans le feu de l'improvisation, mais quand les discours sont écrits, c'est proprement intolérable.

1. Jean-Pierre Chevènement, entretien au *Monde*, 1983, cité in Suhamy.

Autre source de ridicule : la volonté forcenée de coller aux modes langagières, surtout chez des gens connus pour leur sérieux papal. Ainsi cette préfète de région qui vient inaugurer, par un bon discours très structuré – comme elle sait les faire d'ordinaire¹ –, une base de loisirs et qui se sent obligée de « causer tendance » :

« Axo'plage invente un nouveau concept de loisir et de détente, entre les centres touristiques classiques et les initiatives citoyennes de plages urbaines à Saint-Quentin ou Paris. De ce fait, Axo'plage est un nouvel espace de rencontre et découverte mutuelle. C'est plus qu'une base de loisirs, c'est une sorte de portail vers de nouvelles manières d'être ensemble.² »

On dirait une mauvaise plaquette de pub rédigée par des élèves en première année de marketing.

Autre source de ridicule : les phrases alambiquées, la syntaxe massacrée. Soit cet extrait d'un discours d'un préfet inaugurant un central téléphonique :

« Dans ce contexte, la prise en charge d'un appel, l'apport d'une réponse précise, un entretien de bonne qualité valorisent l'image de votre service et permet également des gains de productivité.³ »

Trop souvent la structure des phrases est sacrifiée au profit de la succession de mots à la mode, comme si l'on considérait inconsciemment que le mot suffit à l'édification des masses, et que la phrase n'est qu'ornement superflu, excellence d'instituteurs.

Autre exemple, du même orateur :

« ... c'est un défi qu'il nous appartient de relever et de gagner ensemble. »

1. Voir table www.aisne.pref.gouv.fr/2007/discours/

2. Préfète de l'Aisne, 7 juillet 2007 (www.aisne.pref.gouv.fr/2007/discours/).

3. Jean-Jacques Debacq, *préfet de l'Orne*, à l'occasion de la présentation du nouveau service téléphonique de la CAF de l'Orne, 21 juin 2001.

« *Relever un défi* », certes, mais « *gagner un défi* » ? L'orateur tenait certainement à glisser le mot « *gagner* » qui lui semblait suffisant. Quant à le rattacher correctement à ce qui le précède...

On trouve des bévues si souvent que les recenser occuperait des armées d'analystes à temps complet. Ainsi chez Jean-Louis Debré :

« Nous avons pleinement conscience des efforts que vos pays ont dû accomplir pour satisfaire aux critères politiques et économiques très élevés exigés par l'adhésion : le chemin que les États membres ont parcouru en plusieurs décennies, vous l'avez franchi en une décennie à peine.¹ »

« *Franchir un chemin* » ? M. Debré n'a peut-être pas voulu répéter « *parcouru* ». Dommage : mieux vaut une répétition qu'une impropriété. Il aura peut-être voulu jouer sur la vivacité de « *franchi* ». Chacun jugera (voir plus bas sur cette question des licences).

Évitez de « *c... du marbre* » mais ne tombez pas dans la facilité

Dans *Amadeus*, le génial film de Milos Forman sur Mozart, on voit et entend le bouillonnant « *divin* » reprocher à des personnages d'opéra de « *chier du marbre* », en l'occurrence de ne rien dire qui ne soit de grave et noble tenue. Dans un registre un peu plus relevé, Hugo avait appelé à « *mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire* » :

« Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !² »

-
1. Allocution introductive à la réunion avec les présidents d'Assemblées des dix nouveaux États membres de l'Union européenne, 3 décembre 2003.
 2. Victor Hugo, *Les Contemplations*.

Votre discours, pourvu que la circonstance s’y prête, peut gagner à des moments d’un ton détendu voire légèrement familier. C’est en tout cas ce que tente le président d’Air France-KLM, Jean-Cyril Spinetta¹ :

« Tout comme ceux qui m’ont précédé à cette tribune, je suis très heureux de pouvoir m’exprimer aujourd’hui sur la responsabilité environnementale. Beaucoup de choses très intéressantes ont déjà été dites. Le point positif est que nous sommes sur la même longueur d’ondes. »

C’est un moyen de signifier à ses auditeurs que l’on parlera franchement. On peut même se permettre une pointe de familiarité si la circonstance s’y prête, à la façon de François Bayrou dans les exemples qui suivent :

« Nous, nous sommes des démocrates et, pour nous, cela signifie étymologiquement que c’est le peuple qui décide, que c’est le peuple des citoyens qui a le pouvoir de dessiner la démocratie comme elle. En vérité, mon élection, pour tous ceux-là qui sont en place depuis si longtemps et qui veulent demeurer en place, est, on le voit bien maintenant, pour parler simplement, la “loi de l’emmerdement maximum”.² »

« Non, ce n’est pas juste, car ce sont les plus faibles qui, naturellement, vont « trinquer » [...]³. »

« La question qui doit être la nôtre est celle-là : comment faire pour que, lorsqu’il y a des délocalisations, les personnes ne se retrouvent pas sur le carreau, abandonnées comme elles le sont aujourd’hui ?⁴ »

Ou Emmanuel Millan⁵ :

« Au-delà des “approximations sémantiques” de sa campagne électorale et de son art interprétatif de la pensée du Général De Gaulle, Jacques Chirac aura été l’acteur principal de tous les abandons, le

1. Discours de Jean-Cyril Spinetta au sommet IATA sur l’environnement et le transport aérien, 18 mars 2005 ([www.airfrance.com/double6/file/Y1/file_Y1.nsf/\(Lookup\)/fr-DISCOiata_fr/\\$file/iata_fr.pdf](http://www.airfrance.com/double6/file/Y1/file_Y1.nsf/(Lookup)/fr-DISCOiata_fr/$file/iata_fr.pdf)).

2. F. Bayrou, discours de Pau, 20 avril 2007.

3. F. Bayrou, discours de Japy, 5 juin 2007.

4. F. Bayrou, Noyelles-Godault, 10 avril 2007.

5. Emmanuel Millan, membre du Bureau national du RPF, Agen, 1^{er} décembre 2000.

fossoyeur de l'indépendance d'une France souveraine. Soyons francs : dissolution ridicule et, de surcroît, ratée, Traité d'Amsterdam en attendant celui de Nice, viols multiples de la Constitution, processus corse, que cette présidence est médiocre ! Certes, Chirac a d'ores et déjà réussi un pari impensable et indigne : **faire du RPR l'association officielle des cocus du gaullisme !** »

Dans le même esprit, on peut se permettre toute une série d'interjections, de petites formules, qui permettent de « marquer le contact » avec son auditoire. C'est ainsi que François Bayrou, dans son discours de Pau, recourt plusieurs fois à « voyez-vous » :

« **Voyez-vous**, je pense que la crise que traverse la France aujourd'hui est la plus grave que notre pays ait traversée depuis la Libération, car elle touche tous les aspects de la vie.

Voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi aux raisons qui font que, en France, comme on le dit si souvent, chaque fois qu'il y a une réforme, les personnes se retrouvent dans la rue et que cette réforme avorte, que l'on est obligé de faire marche arrière.

Mon troisième engagement, c'est de m'occuper de vous car, **voyez-vous**, tout ce temps perdu dans les combats, toute l'énergie gaspillée, elle n'a pas été utilisée pour vous et vous le voyez bien, on a besoin de s'occuper d'une politique – je ne sais pas si elle est de Droite ou de Gauche. Je suis certain qu'elle est nécessaire. »

Dans le même ton, François Bayrou utilise d'autres petits trucs, tous destinés à susciter le même sentiment de « proximité » – mot utilisé aujourd'hui jusqu'à la nausée :

« **Eh bien**, je suis décidé à conduire cette révolution, car elle est bien-faisante pour la France. »

« C'est pourquoi cette idée simple, quand il s'agit de reconstruire un pays, comme lorsqu'il s'agit de reconstruire une maison, **eh bien**, on décide de réunir toutes les personnes compétentes, de bonne volonté, capables de travailler ensemble. »

« **On** mettra en place un plan de lutte contre l'exclusion. »

« **On** n'est pas ici dans les meetings où l'on fait, tous les soirs, siffler les RMIstes. »

« **Moi**, je veux que, désormais, chaque Français sache que, sur les sujets essentiels [...] »

« **Moi, je** veux la France en sécurité. »

« Et c'est à cela, mes chers amis, que sert le Parlement de la République. S'il y a des députés, c'est pour qu'ils puissent faire des remarques et changer les textes qu'on leur soumet et le faire librement.

Il y a beaucoup de débats au sein du peuple français, il va y avoir beaucoup de débats au sein du peuple français sur une deuxième idée, en effet, qui faisait partie des promesses de Nicolas Sarkozy, idée sur laquelle nous avons le devoir d'examen, d'esprit critique, d'avoir une réflexion pour savoir si elle est juste ou pas. ¹ »

Tout cela se justifie par la volonté de rester simple : une analyse syntaxique des discours de M. Bayrou montrerait d'ailleurs qu'il s'efforce d'avoir une langue aussi simple que possible, qu'il fuit les complexités de construction et les formulations élaborées. Quelques exemples entre cent² :

« Si nous sommes, l'Europe, un grand espace économique, un grand espace commercial, **alors, il faut que** nous soyons capables de faire respecter les obligations que nous avons fixées, surtout à l'égard des très grandes entreprises **qui font du commerce** sur notre sol. »

« La France est à la queue de l'Europe pour son niveau d'emplois, mais **tout le monde n'est pas égal face au chômage.** »

« Je ne sais pas quelle stratégie il faut choisir, mais, pour moi, je souhaite que nous ayons, en France, une réflexion sur la manière dont **on donne des stock-options**, comme l'on dit, la manière dont **on donne les parachutes dorés**, la manière dont on garantit des sorties faramineuses, même en cas d'échec, à la tête de l'entreprise. »

« Nous allons avoir la démonstration grandeur réelle. Nous allons voir qui a raison [...]. »

« Évidemment, si nous sommes tout seuls, la France, à poser cette question, les Chinois vont simplement nous faire un petit clin d'œil en nous expliquant que, si nous continuons à parler sur ce ton, **nos Airbus, on va pouvoir les garder ! – j'allais employer une expression plus rapide** – ou bien que les centrales nucléaires qu'ils ne nous ont

1. Japy, 5 juin 2007.

2. Noyelles-Godault, 10 avril 2007.

d'ailleurs pas achetées, ils vont renoncer pour toujours à la possibilité de les accueillir ou bien que, nos voitures, nous allons devoir les garder. »

L'art de « parler peuple » ! L'essentiel est de donner le sentiment, comme il le dit lui-même « *que nous nous rencontrions dans cette ambiance familiale*¹ », quitte, à l'occasion, à tomber dans le charabia :

« Cette réflexion sur : comment passer un cap difficile ? C'est **une réflexion au pied de laquelle** il faut mettre l'ensemble des organisations syndicales et patronales.² »

Olivier Besancenot, quant à lui, choisit un ton très combatif qui multiplie les recours à un style parlé franc et direct mais sans pour autant adopter un style général rudimentaire³ :

« **Notre premier boulot**, dans le cadre de cette campagne, c'est de faire de la question sociale une question incontournable. [...] »

Les sujets ne manquent pas tant **la droite au pouvoir et le Medef nous en mettent plein la tête** tous les jours ! Le patronat licencie des dizaines de milliers de travailleurs, comme chez Peugeot ou à EADS-Toulouse. Son seul critère de décision, **c'est le fric**, ses profits. [...]

De lui comme de Chirac et de Villepin, **ces zélés serviteurs du Medef, on en a soupé**. Alors il faut tous ensemble s'en débarrasser, c'est une mesure de salubrité publique. **Il faut shooter la droite** sans l'ombre d'une hésitation. Mais il faut le faire sans illusion aucune sur la politique de la direction du PS. Nous n'avons pas le même "désir d'avenir" que les candidats à la candidature du PS car **ils incarnent une gauche qui s'aplatit dès que le Medef fronce les sourcils**, une gauche dont la politique est génétiquement modifiée en politique de droite dès qu'elle arrive au pouvoir. [...] »

1. Noyelles-Godault, 10 avril 2007.

2. Noyelles-Godault, 10 avril 2007.

3. Déclaration de candidature, 15 octobre 2006.

Inversement, on évitera les constructions si savantes que certains auditeurs pourraient bien « ne pas percuter » tout de suite. J'emprunte un exemple entre cent au général de Gaulle dont le français châtié est souvent intellectuellement, syntaxiquement et doctoralement stimulant mais oralement un poil risqué :

« La question de savoir si la puissance totale de ses armes équivaudra à la puissance totale des armes de l'adversaire éventuel, et la question de savoir si notre pays pourrait mener un conflit mondial sans alliances – aucune réponse autre que négative ne pouvant, évidemment, être faite à ces deux questions – ne changent absolument rien à la nécessité élémentaire où nous sommes d'avoir en propre un armement nucléaire, de l'employer, le cas échéant, comme cela nous paraîtra le mieux et, bien entendu aussi, de conjuguer l'emploi de ces armes avec celles des armes analogues de nos alliés dans le cadre de l'effort commun.¹ »

Du même, coutumier du fait :

« Quant à nous, nous déclarons que malgré quelques progrès réalisés par rapport au précédent, le projet de Constitution qui a été adopté la nuit dernière par l'Assemblée nationale ne nous paraît pas satisfaisant. Nous-même, d'ailleurs, serions surpris qu'en fussent aucunement satisfaits beaucoup de ceux qui l'ont voté pour des raisons bien éloignées, sans doute, du problème constitutionnel lui-même. Car, c'est une des caractéristiques étranges de la vie politique d'aujourd'hui que les questions s'y traitent, non dans leur fond et telles qu'elles se posent, mais sous l'angle de ce qu'il est convenu d'appeler la "tactique" et qui conduit parfois, semble-t-il, à abandonner les positions qu'on avait juré de défendre. Mais nous, qui ne pratiquons point un art aussi obscur et qui pensons, au contraire, que pour la France rien n'est plus important que de restaurer au plus tôt l'efficiency et l'autorité de l'État républicain, nous estimons que le résultat acquis ne peut être approuvé parce qu'il ne répond pas aux conditions nécessaires.² »

1. Allocution à l'École militaire, 15 février 1963.

2. Épinal, 29 juin 1946 (www.gaullisme.free.fr/DGEpinal.htm).

Heureusement qu'on ne fait pas d'« interro » juste après ! Si, comme il le dit lui-même dans le même discours, « *la clarté et la fermeté [...] sont toujours les habiletés suprêmes* », on évitera ce genre de pièce montée.

Dernier exemple, pour la bonne bouche, mais emprunté à un discours de Marc Cheymol, plus récent :

« Les études créoles ont partie liée avec la Francophonie, non seulement parce qu'elles ont été, au sein de la Francophonie, le bataillon avancé de la diversité linguistique à une époque où l'on n'en parlait pas encore, à un moment où la Francophonie était conçue comme l'espace de propagation du seul français, non seulement parce qu'historiquement les études créoles et la Francophonie résultent de ce qui s'est passé dans le creuset douloureux de la colonisation, mais surtout parce que les Études créoles – et ce sera ma deuxième conclusion – apportent à la Francophonie une véritable pensée du lieu et du temps, comme on l'a vu à propos de la littérature mais aussi à propos des réseaux de communication électronique.¹ »

Belle construction – dans un discours au demeurant fort bien et fort audiblement structuré – mais qui exige des auditeurs une attention soutenue.

Ne vous présentez pas comme la huitième merveille du monde

Dans la même perspective d'adoption d'un ton relativement détendu, voire complice, on peut servir une figure déjà rencontrée, la figure de modestie ou « chleuasme » :

- « Moi qui n'ai pas fait d'études longues... »
- « Je vais peut-être préférer une sottise mais... »
- « Je suis peut-être idiot mais... »

1. Discours de clôture du X^e Colloque international d'études créoles, île de La Réunion, 29 octobre 2002.

« *Mais c'est aussi un aveu d'incompétence, commente Olivier Reboul¹, qui vous place au-dessus des compétences, qui vous confie la "super-compétence" des simples, des innocents, des bons...* » C'est là un vieux tour toujours redoutable : il suppose de l'humour et une capacité certaine à jouer les candides, ce qui reste, et de loin, la meilleure manière d'éviter le débat ! Ou de l'éviter pour mieux, ensuite, surprendre ses interlocuteurs en manifestant ses lumières dans le domaine. On comprend donc que ce chleuisme soit un tour tout en esquives et en possibles leurres.

Cette figure de modestie est aussi utilisable pour solliciter l'indulgence d'un auditoire quant à tel ou tel développement. Ainsi Victor Hugo :

« Veuillez me permettre ici quelques détails sur le milieu dans lequel s'écoula la jeunesse de M. Lemer cier. Ce n'est qu'en explorant les commencements d'une vie qu'on peut étudier la formation d'un caractère. Or, quand on veut connaître à fond ces hommes qui répandent de la lumière, il ne faut pas moins s'éclairer de leur caractère que de leur génie. Le génie, c'est le flambeau du dehors ; le caractère, c'est la lampe intérieure.² »

Ou par rapport aux prétentions que l'on formule. Ainsi François Bayrou :

« C'est une révolution et une révolution sans risques, avec un Président – pardon de dire cela de moi, mais je crois que c'est vrai – équilibré, modéré, qui aime la France plus qu'il n'aime le pouvoir. Je ne suis pas assoiffé de pouvoir.³ »

Mais il peut aussi être plus élaboré, plus retors encore. Ainsi Hugo dans son discours de réception, évoque Napoléon et la soumission dont se rendirent coupables nombre de beaux esprits :

-
1. Olivier Reboul, *La rhétorique*, coll. « Que sais-je ? » PUF, 1991.
 2. Discours de réception à l'Académie française.
 3. Pau, 20 avril 2007.

« À Dieu ne plaise que je prétende jeter ici le blâme sur les esprits moins sévères qui entouraient alors le maître du monde de leurs acclamations ! Cet homme, après avoir été l'étoile d'une nation, en était devenu le soleil. On pouvait sans crime se laisser éblouir. Il était plus malaisé peut-être qu'on ne pense, pour l'individu que Napoléon voulait gagner, de défendre sa frontière contre cet irrésistible envahisseur qui savait le grand art de subjuguier un peuple et qui savait aussi le grand art de séduire un homme. **Que suis-je, d'ailleurs, Messieurs, pour m'arroger ce droit de critique suprême ? Quel est mon titre ? N'ai-je pas bien plutôt besoin moi-même de bienveillance et d'indulgence** à l'heure où j'entre dans cette compagnie, ému de toutes les émotions ensemble, fier des suffrages qui m'ont appelé, heureux des sympathies qui m'accueillent, troublé par cet auditoire si imposant et si charmant, triste de la grande perte que vous avez faite et dont il ne me sera pas donné de vous consoler, confus enfin d'être si peu de chose dans ce lieu vénérable que remplissent à la fois de leur éclat serein et fraternel d'augustes morts et d'illustres vivants ? »

Être ou ne pas être bref

Un discours est souvent un exposé, et cet aspect n'est pas le plus propice aux figures rhétoriques et aux effets de manche. On prendra simplement quelques précautions de bon sens.

Il est très courant que l'orateur qui ne veut pas désespérer son auditoire annonce qu'il sera bref, et c'est très bien ainsi. L'ennui, c'est qu'il faut alors l'être réellement, au risque de lasser son auditoire d'autant plus gravement qu'on lui avait promis une rapide délivrance.

Annoncer la brièveté, c'est s'obliger à une relative concision, à des allusions, à des esquisses, etc. Quiconque s'annonce bref et se jette à corps perdu dans des « *discours copieux à rebuter un sourdine* »¹ se discrédite inmanquablement.

1. Boualem Sansal, *Le Serment des barbares*, Gallimard, 1999.

Sans entrer ici dans une analyse approfondie de la prise de parole en public, il nous semble cependant important de préciser ceci : le temps psychologique de l'orateur n'est pas celui des auditeurs. Un orateur a toujours le sentiment qu'il n'en dit pas assez, alors que l'auditoire a le sentiment, de son côté, qu'on l'assomme de platitudes interminables et d'oiseuses considérations. Aussi, si l'orateur a le sentiment d'avoir été trop court, c'est plutôt bon signe.

Soit le discours du directeur d'école, M. Marc Daniel¹, partant à la retraite, déjà cité plus haut :

« Rassurez-vous, je ne vais pas profiter de cette occasion unique pour vous infliger un discours long et indigeste. Je vais essayer de faire bref. »

Et il a tenu sa promesse. Moins heureux auront été les élus d'un département à qui le préfet local présentait « le rapport d'activité des services de l'État » (voir plus haut) dans son fief :

« Présenter succinctement l'activité annuelle des services de l'État dans le département est une entreprise que je ne peux concevoir sous l'angle de l'exhaustivité. »

Que ceux qui ont compris lèvent le doigt... Un tel galimatias montre que l'auteur ne se soucie que de mettre ensemble des mots qui sonnent bien (« *succinctement* », « *exhaustivité* ») sans pousser plus avant le soin de la mise en place. Syntaxe, connais pas.

Que l'on dise :

- « Je vais faire court puisque vous disposez par ailleurs d'un document écrit très complet... »
- « Je serai long et je vous prie de m'en excuser mais la nature et la qualité de nos relations m'y autorisent... »

... Mais que l'on annonce la couleur sans se perdre dans des dédales charabiesques.

1. Discours de départ à la retraite, le vendredi 23 juin 2000.

D'autant qu'en l'espèce, la suite sera pire que l'ouverture ; en effet, l'auditoire aura été régalé de digressions :

« J'aimerais à cet égard insister sur la méthode... »

Ou de précisions et autres méditations d'orateur solitaire :

- « Je vais vous dire ma conviction... »
- « Je ne peux pas vous cacher quelques inquiétudes à cet égard... »

Un vrai festival. Le pire, c'est que ces formules ne sont pas stupides en soi ; c'est rapportées à un discours interminable et mortel qu'elles en deviennent meurtrières.

Le plus drôle, c'est qu'à la fin de son pensum le même convie ses auditeurs à poser d'« éventuelles questions » ! On imagine difficilement que ceux qui ne sont pas morts d'ennui osent encore se manifester, tout soucieux d'éviter des réponses également interminables et des regards haineux de la part de ceux qui croyaient pouvoir enfin s'éclipser...

Ne perdez pas vos auditeurs en chemin

Écrire et prononcer un discours pose un problème aigu, celui de la structure, ou plutôt de son « audibilité » – par les auditeurs ; autant il est simple, en effet, de parcourir un texte des yeux pour en saisir la composition, autant cette méthode est impossible avec un discours que l'on entend : on ne peut – et c'est bien gênant, souvent – survoler ce qui va être dit. Pour l'orateur, cela impose de rendre aussi claire que possible la structure de son discours.

Il convient donc d'insister sur la nécessité de rendre le plan aussi « audible » que possible, surtout pour des discours « pédagogiques ».

C'est ce que fait Thierry Breton, ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, dans un discours¹ que nous ne reproduisons évidemment pas mais dont nous mettons en valeur certaines chevilles :

« Je retire pour ma part de ces travaux **trois conclusions** :

1^{re} conclusion : nous avons devant nous un immense travail de pédagogie à faire ! [Développement : ...]

2^e conclusion : porter notre croissance à 3, 4 % par an, c'est possible ! [Développement : ...]

3^e conclusion : il y a des décisions rapides à prendre pour développer les facteurs immatériels de la croissance. [Développement : ...]

Je vais vous donner **deux autres exemples**, parmi une dizaine d'autres qui suivront dans les prochaines semaines. [...]

1^{er} exemple d'action, suivant les recommandations « Lévy-Jouyet » pour favoriser la création et l'innovation françaises : la modernisation du label « made in France ». [Développement : ...]

2^e exemple d'action, afin de replacer la France en tête de la course aux innovations technologiques : un nouveau pôle de compétitivité du logiciel libre et de l'open source. [Développement : ...] »

On peut au besoin « ramasser » ses propos en des conclusions partielles, en des pauses :

« Voilà pour les trois points que je tenais à développer devant vous : 1, 2 et 3... Maintenant, en guise de conclusion, je dirai que..., etc. »

Ainsi François Bayrou, à Pau². Il présente ses engagements qu'il détaille parfois longuement ; à la fin de chaque phase, il marque la transition :

Ouverture de phase :

« Mon deuxième engagement est de restaurer la démocratie dans notre pays, de faire de la République décomposée que nous avons

1. Remise des travaux de la Commission sur l'économie de l'immatériel, « Réinventer notre modèle de croissance », Bercy, 4 décembre 2006.

2. Discours du 20 avril 2007.

sous les yeux, une démocratie respectable, de retrouver les règles qui sont bafouées au point que cela fait honte à la France. »

Clôture de phase :

« C'était le deuxième, faire respecter les règles élémentaires qui sont bafouées en France. »

Ouverture de phase juste après :

« Mon troisième engagement, c'est de m'occuper de vous car, voyez-vous, tout ce temps perdu dans les combats, toute l'énergie gaspillée, elle n'a pas été utilisée pour vous et vous le voyez bien, on a besoin de s'occuper d'une politique – je ne sais pas si elle est de Droite ou de Gauche. Je suis certain qu'elle est nécessaire. »

Clôture de phase :

« Mon troisième engagement était m'occuper de vous. »

Ouverture de phase :

« Mon quatrième engagement est de porter la voix de la France aussi haut et aussi loin qu'elle doit l'être. »

Clôture de phase (pas assez explicite à notre goût car le développement était long et assez ennuyeux, et l'auditoire a pu perdre le fil) :

« Porter la voix de la France haut et loin. »

Exemple plus ancien, Charles de Gaulle à Strasbourg en 1947, n'hésite pas à faire une quasi-annonce de plan :

« Car ces problèmes sont d'une dimension, d'une complexité, d'une urgence qui ne leur laissent rien de commun avec ceux que la France traitait autrefois, bien assise sur sa richesse, au milieu d'un monde nettement connu et défini. Maintenant, c'est de tout qu'il s'agit et de tout à la fois ! **L'action économique, l'action sociale, l'action impériale, l'action extérieure**, pour ne parler que des sujets les plus volumineux et les plus apparents, nous appellent et nous pressent, tandis que nous zigzaguons sur un chemin bordé d'abîmes.

Action économique ? En valeur absolue nous avons perdu, par le fait de la guerre, la moitié, de notre fortune nationale. [...]

Action sociale ? Faudra-t-il donc que nous demeurions dans cet état de malaise ruineux et exaspérant où les hommes qui travaillent ensemble à une même tâche opposent organiquement leurs intérêts et leurs sentiments ? [...]

Action impériale ? Parce que nous fûmes capables d'ouvrir au progrès moderne des contrées qui, auparavant, végétaient dans les abus, la misère, l'anarchie, [...]

Action extérieure ? Nous nous trouvons, désormais, dans un univers entièrement différent de celui où notre pays avait vécu pendant des siècles. [...] »

Soignez l'architecture de vos paragraphes

Un même soin peut être apporté à la structure des paragraphes, notamment en exploitant une rhétorique courante en dissertation qui revient à formuler une idée et à la faire suivre de trois ou quatre arguments solidement articulés. Ainsi le général de Gaulle dans son discours sur la réforme régionale à Lyon¹ :

« Or, dans l'hexagone fameux où l'histoire et la géographie ont placé l'essentiel de la substance française, la région du Rhône et des Alpes comporte, tout justement, d'exceptionnelles conditions de progrès. [Idée]

Cela tient, d'abord, [argument 1] à tout ce qui, d'ores et déjà, s'y trouve à l'œuvre, quant aux usines, ateliers et métiers, quant aux sources d'énergie, quant aux activités de pointe, quant aux ressources agricoles, forestières et touristiques, quant aux idées et découvertes issues des facultés et des laboratoires.

Cela tient, ensuite, [argument 2] à la belle et bonne Saône et au Rhône fort et bouillonnant dont le sillon forme, d'un bout à l'autre, un axe unique et direct.

Cela tient, encore, [argument 3] au fait que cette grande communication, prolongée, d'une part, par le cours du Rhin dont aucun obstacle considérable du relief ne la sépare et débouchant, d'autre part, vers Marseille, est naturellement désignée comme la principale artère par laquelle l'Europe moderne va relier les mers du Nord à la Méditerranée.

1. Le 24 mars 1968.

Cela tient, enfin, [argument 4] aux parcours plus commodes et plus rapides qui, à mesure que l'on parvient à traverser les massifs alpins, peuvent joindre entre eux les bassins du Rhône et du Pô. »

De Gaulle encore, à un autre moment¹ :

« Dans une pareille situation, placés là où nous le sommes, le maintien de notre indépendance devient pour nous le problème brûlant et capital. [Idée]

Il implique, d'abord, [argument 1] que le sort du peuple allemand soit réglé de telle manière que les ambitions, les moyens, l'orientation de notre voisin ne puissent plus nous tenir un jour sous le coup de leur menace.

Il implique, en même temps, [argument 2] que nous nous appliquions à refaire l'Europe, afin qu'existe, à côté des deux masses d'aujourd'hui, l'élément d'équilibre sans lequel le monde de demain pourrait peut-être subsister sous le régime haletant des modus vivendi, mais non point respirer et fleurir dans la paix.

Il implique, encore, [argument 3] que nous contribuions, dans toute la mesure de notre influence et de nos possibilités, à faire vivre la coopération internationale et ses naissantes institutions, pour que toute cause éventuelle de conflit puisse être étudiée et jugée à temps devant l'opinion de l'Humanité tout entière.

Il implique, enfin, [argument 4] que nous restions nous-mêmes, c'est-à-dire des Occidentaux, fidèles à une conception de l'homme, de la vie, du droit, des rapports entre les États, qui nous a faits tels que nous sommes, à laquelle ont toujours tenu notre influence et notre rayonnement et qu'il nous faut défendre et faire valoir dans le tumulte du monde, pour servir et pour survivre. »

Les hauts fonctionnaires moulés à l'ENA font ça très couramment. Ainsi Michel Gaudin, préfet de police² :

« Je prends le commandement de la préfecture de police avec beaucoup de fierté et en ayant conscience de **trois réalités** :

D'abord, celle de m'inscrire dans l'histoire particulièrement riche d'une institution [...].

1. Discours de Strasbourg, 4 avril 1947.

2. Allocution devant le Conseil de Paris, 25 juin 2007.

Ensuite celle de pouvoir m'appuyer sur l'action et le savoir-faire des 34 000 agents [...].

Enfin, celle de pouvoir compter sur une capacité avérée de la préfecture de police [...]. »

Usez de la bande annonce

Dernier et simple moyen à disposition de l'orateur pour rendre audible la structure et la progression : annoncer ce que l'on développera dans quelques instants. Ainsi Hélène Carrère d'Encausse :

« Accorder un verbe et son sujet relève aussi du casse-tête. Il y a peu, un commentateur déplorait sur les ondes le sort, je le cite "d'un couple qui ont été menacés".

Je reviendrai dans un moment sur les raisons de cette catastrophe grammaticale qui défigure la langue française et la réduit à l'état de squelette où seuls subsistent des mots juxtaposés. Mais auparavant, je voudrais m'arrêter sur un autre phénomène, celui qui relève de la volonté de plier la langue à une vision aimable, pacifiée, sans aspérités du destin de l'homme et de la vie en société.¹ »

Autre exemple, avec François Mitterrand, cette fois² :

« Ce droit, mesdames et messieurs, c'est le vôtre. Il est celui des peuples qui vous entourent. Et je pense, bien entendu, prononçant ces mots, aux Palestiniens de Gaza et de Cisjordanie, comme je pense, bien que les réalités juridiques et politiques ne soient pas les mêmes, au peuple du Liban.

Mais avant de m'engager plus avant dans cette réflexion je voudrais exposer les raisons pour lesquelles j'ai pris à l'égard d'Israël des positions dont nul n'ignore qu'elles ont été contestées, soit par les uns, soit par les autres. »

1. Discours académique du 5 décembre 2002, Palais de l'Institut.

2. Knesset, 4 mars 1982.

Et pour faire votre plan, inspirez-vous des Antiques en grande pompe

La question du plan, du « phasage » n'est pas récente, et les auteurs antiques ont élaboré une belle machine de guerre, une sorte de plan type, comme pour une dissertation, comme pour une symphonie de coupe classique.

Ainsi Cicéron (*Brutus* 185 & 188) et Quintilien (III, 5, 2) nous donnent une structure en quatre phases : exorde, narration, confirmation, péroraison. Elle est d'autant plus commode qu'elle répond aux trois objectifs de la rhétorique : *Ut doceat, moveat, delectet*. Enseigner, émouvoir, plaire.

- ▶ **Partie 1 : l'exorde.** Elle doit rendre le public attentif et bienveillant et annoncer le sujet, mais surtout plaire.
- ▶ **Partie 2 : la narration.** Elle expose les faits, sa fonction est d'instruire ; elle doit être concise et précise, même si les deux ne peuvent pas toujours être appariés.
- ▶ **Partie 3 : la confirmation.** Elle expose les preuves et la réfutation. Elle peut éventuellement être suivie d'une *digression* (récit, méditation) qui « *renforce la preuve par l'émotion* »¹.
- ▶ **Partie 4 : la péroraison.** Elle résume le discours et le termine par un appel qui peut être pathétique, lyrique, etc. Après avoir plu et instruit, le discours se termine sur de l'émotion².

Voilà donc un plan type possible. Possible mais pas nécessaire, et toujours souple : on en fait ce que l'on en veut. C'est en tout cas celui adopté par de Gaulle, grand rhétoricien s'il en fut, homme de lettres et de culture, dans le fameux discours du 6 juin 1944 qui annonçait le débarquement ; évidemment, je coupe,

1. Olivier Reboul, *op. cit.*

2. « *Encore que chacune des trois fonctions puisse apparaître dans toutes les parties du discours, selon les besoins de la cause* », selon Reboul, encore (*op. cit.*).

chacun pouvant se référer à la version intégrale¹. Nous reviendrons plus en détail sur ce discours dans le cours de cet ouvrage car il mérite d'être plusieurs fois cité : c'est une véritable mine de tours rhétoriques.

1. Exorde (elle commence sans précautions oratoires : la circonstance est assez grave pour que l'orateur considère comme inutile de préparer le terrain ou de solliciter la bienveillance des auditeurs !) :

« La Bataille suprême est engagée !

Après tant de combats, de fureurs, de douleurs, voici venu le choc décisif, le choc tant espéré. Bien entendu, c'est la bataille de France et c'est la bataille de la France ! »

2. Narration :

« D'immenses moyens d'attaque, c'est-à-dire, pour nous, de secours, ont commencé à déferler à partir des rivages de la vieille Angleterre. Devant ce dernier bastion de l'Europe à l'ouest fut arrêtée naguère la marée de l'oppression allemande. Voici qu'il est aujourd'hui la base de départ de l'offensive de la liberté. [...] »

Réfutation ou contre-argumentation :

« L'ennemi va tout faire pour échapper à son destin. Il va s'acharner sur notre sol aussi longtemps que possible. Mais il y a beau temps déjà qu'il n'est plus qu'un fauve qui recule. De Stalingrad à Tarnapol, des bords du Nil à Bizerte, de Tunis à Rome, il a pris maintenant l'habitude de la défaite. [...] »

3. Narration avec injonctions :

« En bon ordre ! Pour nos armées de terre, de mer, de l'air, il n'y a point de problème. [...] »

Pour la nation qui se bat, les pieds et les poings liés, contre l'oppressé armé jusqu'aux dents, le bon ordre dans la bataille exige plusieurs conditions.

1. Disponible sur www.charles-de-gaulle.org

La première est que les consignes données par le Gouvernement français et par les chefs français qu'il a qualifiés pour le faire soient exactement suivies.

La seconde est que l'action menée par nous sur les arrières de l'ennemi soit conjuguée aussi étroitement que possible avec celle que mènent de front les armées alliées et françaises. [...]

La troisième condition est que tous ceux qui sont capables d'agir, soit par les armes, soit par les destructions, soit par le renseignement, soit par le refus du travail utile à l'ennemi, ne se laissent pas faire prisonniers. [...] »

4. Péroraison :

« La bataille de France a commencé. Il n'y a plus, dans la nation, dans l'Empire, dans les armées, qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même espérance. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes voici que reparaît le soleil de notre grandeur ! »

« *À notre avis*, comment intelligemment Olivier Reboul¹, la force de ce discours n'est pas dans la splendeur de ses figures mais dans leur justesse. » Le tact, disait Cocteau, c'est de savoir jusqu'où aller trop loin : De Gaulle et Hugo y excellaient.

Deux plans tout terrain

Cela dit, un tel déploiement rhétorique est à réserver aux grandes occasions : conflit nucléaire, invasion d'extraterrestres sadiques, Jugement dernier, etc. Pour les circonstances plus modestes, genre foire aux fromages ou réception des mentions TB au bac, on peut adopter des formules moins écrasantes. Le *Dies irae* tous les jours, ça fatigue. Après tout, un préfet inaugurant des éoliennes, une foire agricole, un tronçon de 2 kilomètres de route départementale, etc. est régulièrement confronté à ce type de discours. Comment s'en sortir avec les honneurs ?

1. *Op. cit.*

Simple : la tactique ENA. On prend un sujet, n'importe lequel, et on l'élargit successivement, comme les ronds dans l'eau, de telle manière que l'inauguration d'une plaque d'égout homologuée peut amener, de proche en proche, à une vaste réflexion géopolitique, économique, philosophie, etc., selon le public.

Phasage possible dans cette perspective :

- « Ravi d'être là... »
- « Ça me permet de dire que... » [développement sur l'équipement du département]
- « Plus largement, je rappelle que... » [développement sur le talent des collectivités territoriales]
- « Merci à tous ceux qui ont dessiné la plaque, à ceux qui l'ont posée et tout particulièrement à... » [Etc.]

Voici comment s'y prend la préfète – pardon, « Madame le préfet » – de l'Aisne, Mme Évelyne Ratte, pour accueillir les mentions TB au bac¹ :

Phase 1 : ravie d'être là et premières félicitations :

« Mesdemoiselles, Messieurs les lauréats,

Vous venez d'obtenir la mention TB au baccalauréat, et j'imagine que vous-mêmes d'abord, vos familles à l'unisson, en éprouvez une grande joie, empreinte d'une réelle fierté.

J'ai souhaité pour ma part et au nom du gouvernement vous dire la joie et la fierté de la nation. Vous faites honneur à notre pays, dont chacun sait que la glorieuse histoire, la prospérité présente, et l'avenir ont toujours dépendu de l'excellence de ses enfants. »

Phase 2 : justement, ça me permet de... (élargissement 1 : le département) :

« **Ce moment me donne l'occasion de réaffirmer la place de l'excellence dans notre département. J'ai en effet plaisir, Monsieur l'inspecteur d'académie, à relever que sur l'ensemble des candidats l'année 2006 marque une progression de plus de 3 à 4 % des résultats selon les filières. [...]** »

1. www.aisne.pref.gouv.fr/2007/Discours/MENTIONS_TB2.doc

Phase 3 (élargissement 2 : la République) :

« Le baccalauréat est une des formes les plus remarquables de l'esprit républicain : indifférent aux origines et aux conditions, il prend acte d'une valeur constatée sur des résultats mesurables, et récompense la qualité en tant que telle. Il incarne une conception très française de la relation au savoir et à la liberté individuelle, à savoir l'idée que l'accès au savoir est une condition essentielle de la liberté. [...] »

Phase 4 : merci à tous ceux qui...

« Vous y avez été aidés, secondés, portés parfois, par les enseignants qui ont assuré votre formation. On ne saurait saluer votre succès sans leur en faire aussi hommage. Mais je veux aussi remercier vos parents [...] »

Phase 5 : péroraison en forme de leçon de morale, comme s'il fallait réintégrer la fierté de l'excellence voire une hypertrophie du moi, légitimement ressentie par ces ados, dans le champ du contrôle social :

« Un avenir ouvert et prometteur s'ouvre à vous. Vos qualités vous destinent aux meilleurs cursus, et aux carrières sur lesquelles ils débouchent. [...] »

Profitez de ce moment de grâce que marque votre beau succès. N'oubliez jamais que, s'il comporte déjà les perspectives d'une réussite sociale, il est d'abord riche d'une élévation intellectuelle et morale [...].

Vous êtes une élite. À ce titre, sachez que vous n'avez aucun droit particulier, mais de réels devoirs qu'il vous appartient à vous seuls de vous donner.

Ce que vous avez reçu, partagez-le. Ce dont vous êtes capables, accomplissez-le. Le respect que vous inspirez par votre capacité, employez-le à faire le bien, dont vous serez bon juges.

C'est tout un département qui ressent de la fierté de vous savoir issus de sa population. Et nous sommes nombreux, en ce jour, à vous envier un peu des moments aussi beaux, dont je vous assure que la nostalgie reste vive tout au long de la vie.

Soyez dignes de votre réussite, nous plaçons tous beaucoup d'espoirs en elle.

Nous avons confiance en vous. »

Évidemment, on peut adopter un phasage différent. Par exemple :

- ▶ énoncé de la circonstance ;
- ▶ rappel des objectifs ;
- ▶ difficultés résiduelles et/ou perspectives/solutions ;
- ▶ hommages aux acteurs.

Voir l'exemple commenté en annexe (discours du préfet du Val-de-Marne pour l'inauguration d'un guichet unique ANPE/Assedic).